

5.

Comment peut-on être nazi¹ ?

Auschwitz-Birkenau est un lieu extraordinairement complexe à lire et à déchiffrer. Cela s'explique d'une part en raison de sa post-histoire après 1945, car c'est un lieu en partie détruit par les nazis qui ont voulu effacer les traces de leurs crimes et qui a ensuite été investi – ou réinvesti – par diverses politiques mémorielles ou diverses politiques tout court : l'État polonais communiste, l'Église catholique, la nation polonaise post-communiste... Ce lieu est donc illisible en raison de son histoire après 1945 mais également, en amont de 1945, par sa nature même, son essence même. C'est un lieu illisible pour nous, citoyens du XXI^e siècle, qui avons fait des études dans un esprit universaliste, humaniste, nous qui sommes enseignants, chercheurs et citoyens dans une République et une démocratie contemporaines. C'est un lieu illisible, parce que c'est un lieu d'effacement d'une partie de l'humanité qui n'était pas considérée comme humaine par les bourreaux et les criminels.

C'est particulièrement frappant à Cracovie. Ce qu'il reste de la communauté juive de Cracovie, si prospère avant 1940, c'est un cimetière et des ruines d'une vie communautaire effacée par le nazisme. Les nazis s'en vantaient, d'ailleurs. Lorsque le commandant

Amon Göth a ordonné l'effacement de la communauté juive de la ville de Pologne qui jouxtait son camp, il a motivé ses hommes en en appelant à l'Histoire, car une vie millénaire allait être détruite à jamais. C'était bien l'ambition des nazis, et ils ont mené cette ambition avec un conséquentialisme redoutable, qui a consisté à effacer la vie des adultes, mais aussi la vie des enfants. Comme le disait Brasillach dans les colonnes de la presse collaborationniste française : « Surtout, n'oubliez pas les petits. » De fait, le génocide, c'est cela, on n'oublie pas les petits, on commence par eux puisqu'il s'agit d'arracher une communauté à la racine. Cet effacement s'est étendu à la culture et à la langue yiddish qui ont quasiment disparu de Pologne. La communauté juive de Pologne représentait un peu plus de trois millions de personnes en 1939 et seulement 60 000 en 1945.

Ce lieu est donc illisible et représente un défi pour nous en tant que citoyens, en tant qu'êtres humains, mais aussi en tant qu'historiens. Comment rendre compte, comment aborder le crime génocidaire ? Ce crime mené avec cette intensité et cette extension géographique, temporelle ; près de quatre ans de génocide sur une zone qui va, pour reprendre le général de Gaulle, de l'Atlantique à l'Oural. Intensité et extension inédites en histoire, bien qu'il y ait eu des moments de plus grande intensité génocidaire, comme au Rwanda par exemple. On a pu se rendre raison du génocide rwandais en prétendant qu'il s'agissait de sauvages armés de machettes et livrés à des pulsions tribales, ce qui est la manière dont le génocide rwandais a été lu en Europe dans les années 1990 ; « Après tout, ça ne nous concerne pas en tant qu'Européens. » C'est la manière qu'on a d'aborder la chose pour la mettre à distance. *Idem* pour les Khmers rouges : on peut se dire que les Khmers rouges, après tout, ce sont des Asiatiques arriérés, sortis de leurs rizières ; rien à voir avec nous,

là encore. *Idem* pour ce qui est des Arméniens assassinés par les Turcs. Là, avec le génocide visant les Juifs en Europe, c'est très différent. Nous avons ici affaire à un crime inédit dans l'Histoire, qui a eu lieu au cœur de l'Europe et qui a été diligenté par une nation qui est le cœur du cœur de l'Europe. Une nation qui, on le sait, est la nation la plus alphabétisée au monde – c'est un acquis de la Réforme protestante et de l'alphabétisation prussienne et allemande –, patrie de la science, de la musique, de la philosophie, de la littérature, des prix Nobel... Ce sont des poncifs, on le sait, mais ça ne rend pas le fait moins troublant.

Comment rendre raison de ce qui, dès lors, nous touche un petit peu plus que les Rwandais, les Khmers rouges, les Turcs génocidaires... ? Généralement, vous le voyez dans l'espace public, on met ce génocide – ou plutôt les criminels du génocide – à distance. Après tout, les Allemands sont un peuple particulier en Europe, eux-mêmes ont défendu cette idée depuis le XIX^e siècle dans la construction de leur identité nationale. Les Germains des forêts *versus* les Gallo-Romains romanisés, le protestantisme *versus* le catholicisme latin, le Nord-Est *versus* le Sud et l'Ouest... Il y a exaltation d'un particularisme dans la construction identitaire allemande au XIX^e siècle, qui commence avec Fichte et se poursuit longtemps après. On se rassure en se disant que, finalement, ces gens-là sont peut-être des Occidentaux, mais pas tout à fait, qu'ils ont encore, accrochée à leurs braies, la boue des forêts dont ils proviennent, et la forme de rudesse qui va avec. Les Allemands sont responsables eux-mêmes de cette construction d'une identité particulière depuis le XIX^e siècle ; cependant, on ne peut que constater que les Allemands font partie, dans la première moitié du XX^e siècle, de l'Occident moderne que nous connaissons, avec leur intégration scientifique, intellectuelle, leur développement économique, technique, leur mode de vie...

L'autre manière que nous avons de mettre à distance la chose, c'est d'invoquer la folie. Hitler était fou, Himmler était fou, Goebbels était fou, ils étaient tous fous ! C'est une manière commode d'expliquer la chose, sauf que personne n'était vraiment fou. Des fous, il y en avait dans les rangs des criminels nazis, mais il y en avait autant que dans tout groupe humain, c'est-à-dire très peu, au fond, ce qui laisse beaucoup de personnes en dehors de la juridiction du psychiatre, en l'occurrence plus de 97 ou 98 % des criminels qui restent, eux, sous la juridiction des sciences humaines et des historiens.

Et puis, il y a ces explications paradoxales, qui nous séduisent évidemment, comme la « banalité du mal » de Hannah Arendt qui a conduit certains à ériger *Eichmann à Jérusalem* en explication ultime du crime nazi. C'est intéressant parce que paradoxal, cela nous séduit par son paradoxe. Hannah Arendt explique, et c'est très juste à bien des égards pour notre monde contemporain, que le mal vient non pas d'un excès de méchanceté, d'un excès de folie, de passion ou de pulsions, mais d'un défaut d'intelligence, d'empathie. Cette théorie est pertinente pour beaucoup de ce qui nous entoure, dans le monde contemporain : le mal est le défaut d'empathie, le défaut d'intelligence, le défaut d'humour. Mais cela ne fonctionne pas pour Eichmann. Eichmann a trompé le monde – premier procès en Mondovision diffusé, en 1961, à partir de Jérusalem –, il a réussi à tromper Hannah Arendt qui a voulu y trouver confirmation de ce qu'elle disait déjà avec Heidegger ou Günther Anders : le défaut d'intelligence comme source du mal. Mais, à Jérusalem, Eichmann comparaît devant une cour dont il pense qu'il peut la berner ; il est convaincu que si on a fait l'effort de le traîner devant un tribunal, alors il peut sauver sa vie. Eichmann est un antisémite convaincu qui voit dans les Juifs un peuple de petits rabbins ergoteurs, procéduriers et formalistes qu'il va pouvoir prendre à leur propre jeu et ainsi

sauver sa vie ; il en est persuadé. Pour sauver sa vie, il va jouer le rôle que l'on attend de lui : il est allemand, il sera donc servile et caporaliste. Il est fonctionnaire et policier, il sera donc raide et peu intelligent. La cour arrive, il se lève, penche le buste, dit bonjour et claque quasiment des talons. On lui pose une question, il répond : « *Jawohl, Herr Präsident.* » Il donne pleinement dans la caricature du petit caporal, du casque à pointe, il offre l'image du parfait imbécile qui a été le « rouage de ». On lui a demandé de faire cela, il l'a fait ; si on lui avait demandé de planter des tomates, il aurait planté des tomates ; si on lui avait demandé d'assassiner sa mère, il aurait assassiné sa mère, parce que c'étaient les ordres. Eichmann joue à l'imbécile, il joue très bien et réussit à imposer, par une sorte de persistance rétinienne, cette image du criminel nazi stupide et servile. C'est une forme de doxa qui s'est imposée : une petite élite criminelle (Hitler, Himmler, Goebbels, Heydrich...) a commandé à d'autres qui ont obéi aux ordres, parce qu'en Allemagne c'est ce qu'on fait ; on claque des talons, on dit *Jawohl* et on y va, quand bien même on vous demanderait d'assassiner votre mère. Cette vision des choses est problématique, car lorsqu'on entend ou lorsqu'on lit Eichmann en dehors du procès de Jérusalem apparaît un tout autre individu quand il parle à ses hommes, quand il écrit son journal intime, quand il écrit à ses amis, quand il note ses réflexions dans les livres qu'il est en train de lire. On dispose même de bandes d'enregistrement de ses conversations avec des amis au café à Buenos Aires, en 1957, amis qui veulent l'interroger sur son rôle – amis, c'est-à-dire d'anciens SS eux-mêmes. On entend un Eichmann dire tout à fait autre chose. Ce n'est pas du tout le petit clerc médiocre et engoncé, c'est un criminel idéologique qui dit au fond : « Ma fierté, c'est d'avoir tué cinq millions de personnes, mon regret c'est d'en avoir laissé survivre six. » Lorsque ses amis lui demandent : « Pourquoi t'es-tu donné le mal

d'aller chercher les enfants juifs sur les îles grecques, de les mettre dans des bateaux, de les amener à Athènes, puis de les mettre dans des trains ? Pourquoi es-tu allé les poursuivre jusque dans les îles grecques ? », il se met en colère : « Mon pauvre ami, tu n'as rien compris, ces enfants-là avaient déclaré la guerre à l'Allemagne, et moi, je les traquais partout où ils se trouvaient, parce que leur survie c'était la mort de l'Allemagne. » Il parle des moments où il a dû mettre l'œil sur l'œilleton des chambres à gaz lors de sa tournée d'inspection des centres de mise à mort. Il raconte ce qu'il a vu derrière la porte, il raconte ces moments de panique, de suffocation, la manière dont les mères broient quasiment leurs enfants dans une étreinte désespérée, les visages qui se déforment, la vie qui s'en va, la panique qui saisit ces personnes en asphyxie ; il dit avoir vécu exactement la même chose dans les caves à Berlin, pendant ses permissions, lors des attaques aériennes. Il a vu les mêmes scènes : les enfants qui s'agrippent à leurs parents, les mères qui paniquent, tous ceux qui croient la dernière heure venue, ces corps et ces visages déformés par l'angoisse ; c'est la même chose. Il dit : « Au fond, j'ai fait ce qu'ont fait les commandants d'escadrilles britanniques et américaines qui larguaient leurs bombes sur nos femmes et nos enfants, j'ai fait la guerre. Personne n'aura l'idée d'incriminer ces gens-là, eh bien moi non plus je n'ai pas à être incriminé. J'ai fait la guerre. » Sauf que, généralement, on sort des abris antiaériens. De la chambre à gaz, on ne ressort pas.

Eichmann assume totalement, et c'est cela qui nous intéresse en tant qu'historien : comment rendre compte de ce crime ? Tout simplement en prenant Eichmann et le discours nazi au sérieux. Discours au sens large, au sens de vision du monde, de culture, de manière de voir le monde, ce que les nazis appelaient eux-mêmes, dans un mot qu'ils n'ont pas inventé, la *Weltanschauung*, terme issu

de l'analyse philosophique au XIX^e siècle. Cette vision du monde est une manière de considérer la vie, l'existence, de se considérer soi-même, ses proches, l'humain, de tracer la limite entre l'humain et le non-humain, entre l'humain et l'animal, entre l'humain et le sous-humain, entre le vivant sain et le bactériologique, le pathologique, de considérer l'espace, le temps, l'Histoire. Le nazisme est une vision du monde assez cohérente, assez ordonnée pour convaincre, séduire et motiver à l'action ; et c'est cela que nous verrons aujourd'hui, en trois temps. Le nazisme est tout d'abord, non une série de vociférations ou de borborygmes, ce que nous entendons dans les extraits documentaires que nous voyons, mais bel et bien un *logos*, un discours organisé qui est un projet politique de destruction de la Révolution française ainsi que de son héritage, destruction fièrement revendiquée. Ce projet politique repose, dans un deuxième temps, sur une proposition narrative, c'est-à-dire sur un récit, une vision de l'Histoire. Laquelle proposition narrative ne se contente pas de déplorer que tout aille mal, et que, depuis Hermann le Chérusque, tout dégénère ; ce récit de l'Histoire ouvre sur une promesse, une promesse de sortir de l'Histoire. Trois temps, donc : projet, proposition, promesse.

Considérons d'abord le nazisme comme projet politique, un projet politique cohérent, convaincant, séduisant dans le contexte allemand des années 1920 et 1930 mais pas seulement. Il y a eu des nazis hors d'Allemagne : Céline est un nazi, tout comme Brasillach est un nazi, un vrai nazi, un journaliste d'extrême droite qui écrit : « N'oubliez pas les petits », c'est un nazi qui sait très bien ce qu'il écrit et qui sait très bien ce que cela implique. Il y a eu des nazis un peu partout dans le monde – il y en a encore d'ailleurs... Le national-socialisme est un projet politique qui repose sur des arguments, des postulats qui sont partagés en dehors d'Allemagne par un Occident qui est dans cette

première moitié du xx^e siècle l'héritier du second xix^e siècle, celui du darwinisme social, celui du racisme, de l'antisémitisme, du colonialisme, du capitalisme, de l'eugénisme, du nationalisme, du militarisme... Ce projet politique nazi est résumé par Goebbels lorsqu'il dit dans un discours à la radio le 1^{er} avril 1933 : « Nous avons effacé 1789 de l'Histoire », ou, par Alfred Rosenberg : « Nous refermons la parenthèse de cent cinquante ans d'erreurs. » Ces cent cinquante ans qui s'ouvrent dans la décennie 1780, avec la Révolution française funeste qui a imposé comme valeurs universelles les trois erreurs majeures que sont Liberté, Égalité, Fraternité. Ces valeurs, qui ont métastasé dans tout l'Occident dans le sillage de la Révolution et de l'Empire, dans les fourgons des armées françaises, sont revenues avec les révolutions de 1830, 1848, 1871, puis avec la Commune et enfin avec 1917, évidemment. Le contexte révolutionnaire et l'ambition contre-révolutionnaire sont évidemment l'un des creusets du nazisme. En 1918-1919, le parti nazi naît en Bavière, qui a été une *république soviétique* : on parle de *république des conseils* pour traduire *Räterepublik*, mais les *Räte*, les conseils, ce sont les soviets. Cette république soviétique a peu duré, mais elle a tout de même ébranlé les contemporains qui ne pensaient pas voir le drapeau rouge flotter à Munich, le bastion de la Contre-Réforme et du catholicisme le plus conservateur qui soit. Ce contexte-là est important, et il est important pour les nazis de faire table rase de ce qui a mené à cela, c'est-à-dire à Liberté, Égalité, Fraternité.

La liberté d'abord. Les nazis assument parfaitement vouloir un régime antilibéral au sens politique : pas de liberté dans la nouvelle Allemagne, et cela ne pose aucun problème parce qu'à leurs yeux la liberté n'existe pas. Ils ne sont pas les seuls à dire cela dans l'Occident de la seconde moitié du xix^e-première moitié du xx^e, c'est une évidence que la science – sciences de la matière, sciences de la nature

qui se développent au XIX^e siècle – vient montrer et démontrer. Les sciences de la matière disent que vous êtes un corps physique soumis aux lois de tous les corps physiques : si on vous lâche du haut d'un balcon, vous tombez, vous n'êtes pas libre de ne pas tomber ; vous êtes gouverné par les lois de la nécessité naturelle. Vous êtes également un corps organique, disent les sciences du vivant – biologie, médecine, éthologie, sciences naturelles en général, *raciologie* (qui est une science jusqu'en 1945) –, qui enseignent que vous naissez, croissez, et vous corrompez, et vous mourez. C'est d'ailleurs en partie là-dessus que les nazis prospèrent, en offrant une porte de sortie. Dans un monde gouverné par l'absence de transcendance, ils offrent une forme de religiosité dans un monde qui se déchristianise. La liberté n'existant pas, bien des gens depuis le XIX^e siècle disent qu'il est absurde de promouvoir un régime politique, c'est-à-dire une forme d'organisation humaine, qui soit fondé sur la liberté. Les nazis se réclament d'une forme de gros bon sens réaliste, qui consiste à dire : « La liberté est une chimère. Nous proposons de prendre acte de la réalité telle qu'elle est : nous sommes gouvernés par une nécessité à laquelle nous n'échapperons pas, et si nous postulons la liberté, nous formulons un projet politique absurde voué à l'échec. » Les nazis le disent, mais, au fond, tous les contre-révolutionnaires le disent depuis le XIX^e siècle d'abord en se réclamant de la théologie – on n'est pas libre parce que l'on est déterminé par Dieu, qui a décidé pour nous –, puis, comme la référence à Dieu fait de plus en plus ricaner au cours du XIX^e, moins de la théologie que de la biologie à la fin du siècle. Un Barrès explique cela à longueur de pages : il a lu Broca, Jules Soury, ainsi que tous les biologistes, craniologues, neurologues de l'époque, et il répète que l'on n'est pas libre, que l'humain est le produit d'une longue suite de générations, le produit de l'humus des morts. Barrès le dit à droite, mais on le dit

aussi à gauche : voyez Zola. J'aime beaucoup Émile Zola qui est, en sus d'être un immense écrivain, peu suspect d'être un thuriféraire des anti-Lumières. Mais lorsque vous lisez Zola, vous savez très bien que quand on naît *Lantier*, on est promis à l'inceste, à l'alcoolisme, au suicide ou au crime. L'obsession de l'atavisme et de l'hérédité est partagée par tous ces gens qui se réclament de la positivité de la science ; les nazis ne disent pas autre chose : « Nous nous réclavons de la science, la science du XIX^e siècle qui nous a appris ce qu'était l'humain, la nature, et donc l'Histoire, car l'Histoire est une traduction des lois de la nature, et nous proposons d'agir en conséquence. » C'est admirablement résumé par Hitler qui répète à plusieurs reprises dans ses discours : « Le nazisme, c'est de la biologie appliquée. »

Ces gens-là sont assez explicites – raison de plus pour les prendre au sérieux – non seulement en paroles, mais aussi en actes, leurs actes étant la traduction littérale de leurs paroles. « Le nazisme, c'est la biologie appliquée » ou, comme l'écrit Werner Best – brillant juriste, docteur en droit, membre trentenaire de la jeune technocratie nazie et l'un des principaux responsables de la Gestapo – dans un article de 1936 : « Nous sommes les médecins du corps allemand. » Biologie appliquée, médecine du corps allemand : les nazis voient toute réalité humaine au travers du prisme de la biologie, de la race, de la pathologie, de la dégénérescence et de la nécessaire régénération. Les camps de concentration étaient ces lieux de régénération des malades. Ce ne sont pas des lieux secrets, mais parfaitement assumés, publicisés, revendiqués par le régime, qui montre qu'ainsi il se bat contre le crime, contre la dégénérescence et qu'il amende ceux qu'il y envoie. Du camp de concentration, on est censé sortir, et on en sort massivement jusqu'à l'automne 1939, moment où l'on ferme les portes pour des raisons de sécurité

politique, car on est en guerre et on ne prend plus de risques. Le régime de rétention en camp de concentration est parfaitement codifié par le régime juridique créé par l'ordonnance du 28 février 1933 : la « rétention de protection » peut durer six semaines, six mois, et peut être reconduite, ou non, par la police. Procédure policière, je précise, et non pas judiciaire, hors du contrôle du juge ; les juges sont considérés comme des crânes d'œuf aliénés par un droit qui n'est pas valable : on ne peut pas leur faire confiance, contrairement aux policiers, « soldats politiques » de la *Volksgemeinschaft*.

Vous voyez que l'absence de liberté est parfaitement légitimée et assumée, et vous voyez le potentiel de légitimation incroyable recélé par les références à la médecine et à la science. Lorsque vous dites : « Je suis le médecin du corps allemand », vous rappelez qu'un médecin parfois fait mal, mais fait mal pour un bien. Parfois un médecin détruit une partie du corps – la verrue, la dent cariée... –, mais c'est pour le bien du grand tout, et quand les nazis parlent de « corps allemand » ou de « corps du peuple », ce n'est pas une métaphore. Ces gens-là sont très littéralistes : le corps c'est un corps au sens anatomo-organique du terme.

À propos de la légitimation par la science, lorsque vous dites : « Je ne fais pas de politique, je fais de la science », il n'y a pas de débat ; qui va oser vous contredire ? La clôture des « cent cinquante ans d'erreurs » se fait donc par ce recours à la science ; la Révolution a ouvert le débat et les nazis le clôturent, parce que l'heure n'est plus au débat, mais au combat. Il y a urgence naturelle, en raison de la dégénérescence du peuple allemand, mais aussi en raison de l'accentuation de la nocivité des ennemis du peuple allemand. Il n'y a pas de débat, il n'y a pas d'hésitation à avoir, l'application des lois de la science doit être immédiate.

Autre erreur promue par la Révolution française et qui a métastasé : l'égalité. Les nazis sont des racistes, ce en quoi ils ne sont pas très originaux dans le contexte des XIX^e et première moitié du XX^e siècles européens. Ils ne se privent pas de le rappeler ; dès que la presse étrangère proteste contre la Nuit de cristal, vous voyez surgir dans la presse nazie des reportages sur le dernier lynchage en Alabama, sur le statut des Noirs aux États-Unis, sur les exactions françaises en Algérie, sur la politique britannique en Inde... Que reproche-t-on au Troisième Reich, au juste, demandent-ils ? Les grands démocrates américains s'enorgueillissent d'une nation esclavagiste et désormais ségrégationniste, les grands démocrates britanniques dans la plus vieille démocratie du monde, jouissent du premier empire colonial, les donateurs de leçons français sont les heureux propriétaires du deuxième empire colonial au monde. On ne sache pas que la conquête de l'Algérie ait été particulièrement un modèle d'humanité ; les enfumages, les massacres, tout cela est rappelé avec beaucoup de générosité par les nazis qui disent faire partie de la même classe européenne et ne pas en être les mauvais élèves, mais bien, au contraire, peut-être les meilleurs. « Entre ce que vous faites – vous, Français, Britanniques, Américains, Belges –, et ce que l'on fait, nous, il y a peut-être une différence de degré, mais pas de différence de nature : on est raciste, mais vous aussi ; on est antisémite, mais vous généralement aussi ; on est colonialiste, vous aussi ; on est capitaliste, bien sûr, on exploite la force de travail jusqu'à l'extinction, un peu comme vous. » Les nazis revendiquent donc une forme de continuum, de familiarité idéologique et culturelle. Ils sont racistes et cela ne leur pose évidemment aucun problème, parce que la science – l'anthropologie raciale, la raciologie est enseignée partout comme une discipline scientifique à part entière – montre, là encore, qu'il y a inégalité des races : c'est

évident, un Noir n'est pas un Blanc. Il y a donc différentes races et celles-ci sont inégales. Il suffit de le constater, et les empires coloniaux l'ont bien montré ; la colonisation se justifie par l'inégalité des races. Si vous colonisez, c'est que vous considérez que la terre que vous investissez est libre de droits, vous pouvez la prendre. En Afrique, par exemple, vous pouvez y aller parce qu'il n'y a personne ; certes, il y a des Arabes et des Noirs, mais ce ne sont pas véritablement des êtres humains à part entière, parce qu'ils ne l'ont pas prouvé, contrairement à l'Europe – étendue à l'Amérique – qui a construit des cathédrales, des centrales électriques... La colonisation européenne est légitimée par ce que le droit international, depuis le XVIII^e siècle, appelle la *Terra nullius* – la terre qui n'appartient à personne et qui est donc libre pour une appropriation. Les Européens assument parfaitement cela, et les Allemands se disent qu'après tout, si tout le monde a son empire colonial, pourquoi l'Allemagne n'en aurait-elle pas un, elle qui a été honteusement privée de ses colonies par le traité de Versailles, en 1919 ? La colonisation, aux yeux des nazis, n'est pas forcément ultramarine, elle serait même plutôt continentale. Elle n'est pas ultramarine, parce que, étant racistes et matérialistes, les nazis estiment que d'autres latitudes font dégénérer l'organisme. L'excès de soleil, dit Himmler en substance, a transformé les fiers Wisigoths, après leur installation en Espagne, en médiocres Ibères. Il faut donc aller plein Est, sous les mêmes latitudes.

En effet, l'Est de l'Europe est considéré comme étant une terre libre de droits, une *Terra nullius* – Pologne, Pays baltes, Biélorussie, Ukraine, Russie, Crimée... –, tout cela est à prendre. De plus, les espaces de l'Est sont considérés comme l'espace naturel d'expansion de la race germanique.

Les nazis estiment que se trouvent trois types de populations à l'Est. Tout d'abord, des Slaves, qui sont des sous-hommes, comme les

Noirs, tout en bas de l'échelle ; ils n'ont rien créé ni inventé, les seuls témoignages culturels que vous trouvez à l'Est, disent les nazis, ce sont les Germains qui les ont construits depuis leurs migrations préhistoriques jusqu'aux migrations médiévales des chevaliers Teutoniques et Porte-Glaive. À l'Est, vous avez donc des Slaves, espèce de matière informe que l'on peut utiliser à ses propres fins, comme esclaves – une pure biomasse, à exploiter comme telle. On trouve également des « Asiates » – terme générique qui désigne toutes les personnes à peau mate en territoire soviétique –, une race inférieure et hostile. Et, troisièmement, on trouve des Juifs, qui ne sont pas des hommes, qui ne sont pas des sous-hommes non plus, qui ne sont pas des animaux, mais qui sont des bactéries ou des virus, quelque chose de l'ordre de la pathologie médicale. C'est un aspect très important. On lit un peu partout que les Juifs étaient considérés comme des sous-hommes par les nazis. Pas du tout : sous-hommes veut dire que vous faites partie de l'échelle, vous êtes en bas, mais vous faites partie de la même espèce ; les Juifs, selon les nazis, sont hors catégorie, hors classification, car hors nature. C'est pour cela que, dans les camps de concentration, lorsque des médecins font des expérimentations, ce n'est jamais sur des Juifs, car les résultats ne seraient pas valables étant donné que les Juifs ont une biologie tellement différente, tellement autre, que vous ne pouvez pas en tirer de conclusions scientifiques pour la race germanique. Donc les expérimentations sont réalisées sur des Slaves, sur des Tziganes ou sur d'autres types de *Häftlinge*, mais certainement pas sur des Juifs.

Pas d'égalité donc, on l'aura compris. Cette notion d'égalité nous permet de voir que non seulement les nazis appartiennent à une grande famille occidentale raciste, mais que, et c'est là leur spécificité, ils en tirent des conclusions qui vont très loin. Car ils estiment qu'il faut agir vite et brutalement. L'Allemagne ayant perdu

trop de temps, elle est menacée et arrive à un stade où ses ennemis sont armés par la puissance de la science et de la technique contemporaines ; l'Allemagne peut disparaître biologiquement et il faut agir violemment pour la sauver. Pas d'égalité donc entre les groupes humains, ou ce qui ressemble à de l'humain, mais qui n'en est pas toujours. L'une des phrases les plus courantes que j'ai pu rencontrer – j'en ai trouvé des dizaines d'occurrences, au cours de mes recherches, dans les fascicules de formation idéologique ou dans des articles rédigés par des biologistes, des philosophes, des juristes –, c'est une citation de Fichte qui est détournée. Dans sa période kantienne, Fichte avait écrit : « Tout ce qui porte visage humain est homme. » Les nazis retournent systématiquement cela en écrivant : « Tout ce qui porte visage humain n'est pas homme. »

Pas d'égalité donc, mais pas d'égalité non plus au sein de la race germanique. Après tout, on pourrait se dire que lorsqu'on est bien né, on est sauvé, mais non. Comme le disait à peu près Beaumarchais, il ne faut pas se donner seulement « la peine de naître », encore faut-il prouver son excellence raciale. C'est en cela qu'on voit que les nazis ne sont pas du tout les nationaux-socialistes qu'ils prétendent être, et qu'ils ne reprennent en rien ce vieux fantasme politique de la fin du XIX^e siècle, le socialisme national pour les nationaux, l'égalité pour les nationaux ; les nazis ne sont absolument pas nationaux-socialistes, ils se contrefichent de l'égalité, il n'y en a pas à l'intérieur même de la race suprême. Cette belle race germanique, qui a créé toute culture, qui a donné Bach, Mozart, Beethoven – et... Platon ! –, ne connaît pas l'égalité entre ses membres, parce que la nature en a disposé ainsi. C'est pour cela que vous avez une organisation pyramidale. Le *Führerprinzip* acte qu'il n'y a pas d'égalité. Au sommet, vous avez le génie élu par la nature, Adolf Hitler, sorti du rang et devenu le chef parce que la nature l'a élu, parce qu'il a compris les lois de la nature

et ce qu'il faut faire. Ce *Führerprinzip* se répand, en cascade, de manière pyramidale : vous avez partout des Führer qui ont été élus par la nature, jusqu'au *Blockführer* de votre immeuble qui est le petit mouchard nazi du rez-de-chaussée, qui a souvent son uniforme pour impressionner madame et les enfants. Là aussi, la métastase des uniformes sous le Troisième Reich montre bien qu'il y a des hiérarchies.

L'absence d'égalité au sein même de la race germanique exclut les êtres tout au bas de l'échelle, les êtres qui sont non performants – je dis bien « non performants », le mot nazi est *leistungsunfähig* –, cela montre à quel point, là aussi, les nazis ne sont pas l'ovni que l'on croit, et qu'ils participent bel et bien de notre monde. Il ne me semble pas que l'obsession de la performance se soit éteinte en 1945. Il me semble au contraire que l'on est aujourd'hui en plein dedans – obsession de la performance économique, physique, intellectuelle ; la performance, c'est notre monde, celui du darwinisme social. Aux yeux de ces darwinistes sociaux que sont les nazis, la vie est un combat, contre soi-même, contre autrui, contre d'autres races, contre l'environnement. Il faut s'imposer, être un « battant » et prouver son excellence raciale, encore une fois, par la performance – *die Leistung*. Ce terme de *Leistung* est polysémique. Il est appliqué à l'humain pour désigner sa nécessaire performance, sexuelle et démographique – faire beaucoup d'enfants –, sa performance sportive – aguerrir son corps –, sa performance économique – produire –, sa performance guerrière – se battre. Celui qui est *leistungsunfähig* – incapable de performance, non rentable –, celui-là est une vie indigne d'être vécue – *lebensunwertes leben* –, et la vie indigne d'être vécue doit cesser d'être. Encore une fois, les nazis ne sont pas les seuls à avoir cette idée. Dans les années 1920, on retrouve cela partout en Occident. Les années 1920 actent le désastre démographique de la Grande Guerre.

On s'affole lorsque l'on fait le bilan démographique – près de vingt millions de victimes – et on se rend compte que ceux qui sont morts sont avant tout ceux qui se sont portés en première ligne au combat, c'est-à-dire les meilleurs dans l'ordre de la nature, les plus courageux, les plus braves. Les meilleurs sont morts, et n'ont subsisté à l'arrière que les planqués, les ratés, les tarés, les minables, les lâches. L'obsession social-darwiniste eugéniste est incandescente dans l'entre-deux-guerres, mais elle est particulièrement prononcée en Allemagne, car le pays sort de la transition démographique. Donc un effondrement des naissances. L'obsession nataliste se conjugue ainsi à l'obsession eugéniste : les meilleurs sont morts, les faibles ont prospéré et la natalité est en baisse. Cette angoisse démographique et eugéniste est aussi une angoisse historique. Les nazis craignent que l'Allemagne soit balayée de l'Histoire, d'autant plus que la culture et la civilisation, telles qu'elles existent, sont devenues contre-sélectives. Il fut un temps, dans l'Antiquité par exemple, où la civilisation était sélective ; voyez les Spartiates qui exposaient leurs enfants malades dans les ravins du Taygète pour les laisser mourir. La civilisation faisait le travail de la nature, allait dans le sens de celle-ci. Mais les eugénistes considèrent que tout cela a été oublié : on a multiplié les hôpitaux, les hospices, les asiles où l'on prend soin des handicapés physiques, des handicapés mentaux, on les laisse même se reproduire, on les soigne, alors que ces gens-là mouraient autrefois à l'état de nature. La civilisation est orthogonale à la nature. Cela doit changer, et cela change effectivement par la loi du 14 juillet 1933 – la date n'est pas du tout choisie au hasard –, « loi de prévention de l'hérédité malade ». Prévention, parce que l'on doit prévenir la transmission des caractères pathologiques par la stérilisation forcée de ceux qui sont considérés comme malades héréditaires. Toute une procédure judiciaire est mise en place avec la création des Tribunaux

de santé héréditaire – *Erbgesundheitsgerichte* – où siègent trois personnes : un policier membre de la SS, un médecin et un magistrat. Ces cours prononcent quatre cent mille sentences de stérilisation pendant toute la durée du Troisième Reich. Là aussi, on voit les spécificités nazies : première spécificité, c'est la non-spécificité : l'eugénisme existe ailleurs. Une affiche de l'été 1933 fait la promotion de cette loi et proclame : « *Wir sind nicht allein* » – nous ne sommes pas seuls – et montre une carte du monde représentant tous les pays qui appliquent un eugénisme d'État : des États américains nombreux depuis le début du xx^e siècle, la Suisse, la Scandinavie... Mais la réelle spécificité nazie, c'est que cette politique est massive et brutale. Aucun pays n'a prononcé quatre cent mille stérilisations en douze ans ; aux États-Unis, des années 1900 jusqu'aux années 1970, ce sont 30 000 stérilisations forcées qui ont été exécutées, mais pas quatre cent mille en douze ans ! Là encore, les nazis veulent aller vite car le temps presse : l'Allemagne a perdu trop de temps.

Par la suite, vous le savez, on passe de la stérilisation, qui consiste à exclure du cycle procréatif l'hérédité malade afin de préserver le patrimoine génétique, à l'assassinat pur et simple dans le cadre de l'opération T4 déclenchée par un ordre écrit de Hitler daté d'octobre 1939 et antidaté au 1^{er} septembre 1939, pour bien montrer que c'est un acte de guerre, que c'est une guerre contre la maladie, contre l'hérédité malade, une guerre biologique. Par ailleurs, c'est un acte de guerre parce que, en guerre, on ne peut plus s'offrir le luxe d'entretenir des bouches inutiles et malades, ce que les nazis appellent des *Ballastexistenzen*, des existences poids mort. On tue par gazage : huit centres de mise à mort sont désignés dans différentes régions allemandes où l'on va centraliser les populations extraites de leurs hospices, de leurs hôpitaux, sélectionnées par des médecins membres de la SS et envoyées à la mort par monoxyde de carbone –

chambre hermétique, moteur de camion, conduit d'alimentation et quarante-cinq minutes d'agonie au mieux. Le problème du monoxyde de carbone est qu'il prend trop de temps pour tuer. L'équipe de l'opération T4 est libérée à l'été 1941, officiellement parce que, après les protestations de l'Église catholique notamment, l'opération prend fin en août 1941. En réalité, les mises à mort continuent sous une autre forme jusqu'en 1945. On dit souvent que T4 a tué soixante-dix mille personnes – ce qui est vrai jusqu'en août 1941 –, mais, en fait, elle en a tué deux cent mille jusqu'au bout. Cette équipe de l'opération T4, qui est donc libérée de sa charge à l'automne 1941, va être affectée à d'autres missions d'expérimentation de meurtre par gazage, en décembre 1941. C'est cette équipe qui va mettre au point la technique de gazage dans le cadre de ce qui va être l'opération Reinhardt, à partir du printemps 1942. L'opération Reinhardt correspond à la destruction des Juifs de Pologne dans les différents centres de mise à mort créés à cet effet : Chelmno, Sobibor, Treblinka, Maïdaneck, Birkenau.

Pas d'égalité, donc. On voit que le meurtre vise des membres de la race germanique considérés comme des poids morts. Le seul tabou que j'ai rencontré dans les sources concerne les grands mutilés de guerre : si vous avez perdu une jambe ou un œil sur le front de l'Est, on ne peut pas vous tuer, parce que vous avez donné votre sang à la patrie ; on le peut d'autant moins si votre appareil reproductif fonctionne encore, puisque l'on a besoin d'hommes reproducteurs. Le déséquilibre démographique issu de la Grande Guerre, aggravé encore par les morts du front de l'Est depuis 1941 – au total on aura cinq millions de soldats morts en 1945 –, doit être compensé par la subsistance de tout ce qui peut ressembler à un homme valide biologiquement.

Les mutilés de guerre sont épargnés, mais la question se pose pour les personnes âgées. J'ai trouvé le texte d'un discours très intéressant, tenu par le docteur Gerhard Wagner, qui était *Reichsärztführer* – chef de la corporation des médecins du Reich –, qui ouvre, en 1937 à Berlin, une exposition sur l'hygiène et la médecine allemandes. Vous imaginez la tonalité : exaltation de la science, des prix Nobel, de l'hygiène et ses conséquences que sont la croissance des enfants, ainsi que l'espérance de vie. Dans ce discours, le docteur Wagner dit : « L'Allemagne n'a pas vocation à devenir une maison de retraite. » Il n'en dit pas plus, parce qu'il ne faut pas choquer ses auditeurs, mais c'est une idée qui est bien là : que faire de tous ces vieux quand ils ont fini de servir et ne sont donc plus performants ? La question est bel et bien posée.

Troisième erreur issue de la Révolution française et féroce combattue par les nazis : la fraternité. On pourrait passer pudiquement sur le sujet, parce qu'on imagine bien ce que ces derniers en pensent, mais il faut tout de même en parler un instant, parce que c'est intéressant à la fois en termes d'idéologie et en termes de conséquences pratiques. Les nazis, évidemment, vomissent la fraternité comme tout ce qui vient du triptyque de la Révolution française. Qui dit fraternité dit famille évidemment, et donc famille humaine. Les révolutionnaires français ont parlé pour l'humanité entière, ils ont joint les actes à la parole en promouvant leurs idées par des guerres de libération, et l'Allemagne sait bien de quoi elle parle : vingt-trois ans de guerre avec la France de 1792 à 1815, l'importation du Code civil, la défaite de la Prusse... L'Allemagne a été bouleversée par la Révolution et l'Empire. C'est au nom de cette fraternité que les révolutionnaires français ont agi, alors que les nazis, eux, estiment ne parler que pour eux-mêmes ; je cite Otto Dietrich, qui était *Reichspresseführer*, un autre *führer*, c'est-à-dire

l'attaché de presse en chef du NSDAP. Il écrit : « Le nazisme n'est pas une marchandise d'exportation [*Der Nationalsozialismus ist keine Exportware*]. » Que les fascistes veuillent s'exporter, grand bien leur fasse, que les communistes parlent au nom de l'humanité, très bien, mais nous, nous assumons que le nazisme vaut uniquement pour nous. Cela s'explique par le fait que les nazis estiment que toute création culturelle – la musique, la philosophie, les mathématiques, la physique, la peinture tout comme la doctrine politique – est la création d'une race, la sécrétion d'une biologie et qu'elle ne vaut que pour cette race même. Est-ce qu'un Noir peut comprendre la musique de Bach ? Non. Un Noir comprend le jazz, mais pas Bach. Est-ce qu'un Slave peut comprendre le sublime de l'idée nazie ? Non, elle ne vaut que pour les Germains, parce qu'elle a été créée par les Germains, pour leur survie. Il n'y a donc pas d'universalité intellectuelle du nazisme, et les nazis en sont particulièrement fiers. Ils justifient cette position par le fait qu'il n'y a pas d'espèce humaine, pas de famille humaine. C'est un fantasme issu du christianisme, de la Renaissance, de l'humanisme, des Lumières, et de la Révolution française, c'est-à-dire, au passage, à chaque fois, des Juifs qui ont rallié à eux tous les inférieurs raciaux en leur disant : « Vous êtes hideux, vous êtes faibles, vous êtes mal dans votre peau, mais Dieu vous aime » (christianisme) ou bien « vous êtes égaux en droits » (Déclaration des droits de l'homme et du citoyen), ou encore : « Le bonheur universel du prolétariat vous attend » (communisme). Toutes ces doctrines (christianisme, humanisme, Lumières, Révolution française, idéologie des droits de l'homme, communisme...) postulent l'unité du genre humain et donc la validité des idées pour tout le genre humain. Pas du tout ! disent les nazis : il n'y a pas de genre humain, la science de la race le montre, il y a des races qui sont autant d'espèces animales en lutte les unes contre les

autres pour leur survie. Voilà ce que sont l'Histoire et la planète, le temps et l'espace, le champ clos d'espèces animales qui s'affrontent pour la maîtrise des territoires et des approvisionnements. Dans ce contexte-là, dans cette vision darwino-zoologique des choses, pas de fraternité : on est là pour se battre ou bien l'on meurt.

Pas de fraternité non plus, parce que la norme juridique et morale qui vaut pour les Germains – on n'a pas le droit de tuer autrui, bien sûr, on n'a pas le droit de lui faire du mal – vaut pour eux uniquement et non pas pour les autres. Vous n'allez pas dire qu'une norme qui vaut pour les Germains vaut pour un Zimbabwéen, ce n'est pas sérieux. Ce conséquentialisme moral et juridique est total. Il n'y a pas de droit universel – la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen est une foutaise –, il n'y a pas d'homme, il y a des races. Les nazis ne sont pas les premiers à le dire, Joseph de Maistre le disait déjà : « Je n'ai jamais vu d'homme moi, j'ai vu des Italiens, des Russes, des Français... Mais je n'ai jamais vu d'homme, ça n'existe pas. » Il y a des spécificités, des idiosyncrasies, des particularismes. Il y a pas d'universalité – c'est un fantasme de révolutionnaires géométriques et mathématiciens –, il n'y a pas d'humanité, pas d'universalité du genre humain, pas d'espèce humaine, il n'y a que des espèces animales différentes. Le racisme nazi étant volontiers polygéniste, il n'y a pas une souche humaine unique, pas d'origine commune entre un Hottentot et un Germain, mais des souches différentes qui ont donné naissance à ces races différentes – l'anthropométrie, la psychologie raciale et la raciologie le montrent. Dès lors, il n'y a pas de normes qui valent universellement pour ces gens. Le droit international – le droit créé par le traité de Versailles, par la SDN – dispose qu'à Genève l'Allemagne a une voix depuis son entrée à la SDN, que l'Éthiopie a une voix, que le Costa Rica a une voix, à parité, c'est une criante absurdité. Le droit international est

illégitime et antinaturel. C'est évidemment l'une des critiques majeures contre le traité de Versailles et l'ordre qu'il a créé. Il n'y a pas non plus de norme morale universelle, d'exigence d'empathie, de soins, de délicatesse. Elle s'impose à vous pour votre semblable, elle ne s'impose pas pour le dissemblable. C'est ce que dit un grand juriste du Troisième Reich, le docteur Hans Frank, avocat du parti nazi dans les années 1920, avant de devenir *Reichrechtsführer* en 1933 puis gouverneur général de Pologne en 1939. Vous savez que les nazis démembrent la Pologne, le Nord est transformé en *Gaue* incorporés au Reich et le Sud devient une zone périphérique, le *Generalgouvernement* – au passage, petit clin d'œil à la colonisation française : *Generalgouvernement* c'est du français, de même que *Reichsprotektorat*, pour bien montrer que l'on est dans le cadre d'une normalité européenne, que l'on fait la même chose. Donc, Hans Frank, dans un colloque de juristes organisé à Leipzig en octobre 1933 devant l'association des juristes du Reich, déclare : « Le droit, c'est ce qui sert le peuple allemand. » Définition cristalline ! Cette phrase est intéressante, car on peut la traduire par : « Le droit, c'est ce qui sert le peuple allemand », mais aussi par : « Ce qui est juste, c'est ce qui sert le peuple allemand », parce que la phrase d'origine, c'est : « *Recht ist...* », donc « Le droit, c'est... » ou « Ce qui est juste, c'est... » – c'est-à-dire juridiquement et moralement. Là aussi, vous voyez l'effet de légitimation puissant de cette définition-là ; lorsque vous dites cela à des juristes, qui eux-mêmes vont le répéter à des soldats, à des policiers, etc., qui ont intégré le fait que, quoi que vous fassiez, si cela sert le peuple allemand ainsi que l'accroissement et la préservation de son sang, c'est juste moralement et juridiquement. Vous avez donc là ni plus ni moins qu'un permis de tuer. De ce fait, abattre un enfant au bord d'une fosse en Lituanie,

c'est juste moralement et juridiquement, parce que ça sert le peuple allemand.

Vous retrouvez cette idée partout, ce n'est pas une simple élucubration de profs de droit et d'intellectuels. Vous la retrouvez dans la correspondance des hommes appartenant aux *Einsatzgruppen* sur le front de l'Est, et notamment dans la célèbre lettre de Walter Mattner, étudiée par Christian Gerlach. Walter Mattner est un jeune policier autrichien, il a son foyer avec deux petites filles à Vienne. Il est affecté sur le front de l'Est dans les unités de la police de sécurité, dans un *Einsatzkommando*. Alors qu'il opère en Biélorussie, il écrit à son épouse et lui raconte notamment une « journée d'action » – « action » étant le mot codé pour parler des massacres. Mattner et ses hommes étaient dans un village. Ils ont fait monter la population dans des camions, sont allés au fond de la forêt et, au bord de la fosse, ils ont tiré toute la journée. Il décrit cela à sa femme, lui disant que c'était éprouvant, qu'il faisait chaud, qu'il était fatigué, que ce n'était pas facile, avec tous ces cris, ces pleurs, ces hurlements et surtout le sang qui giclait. C'était très désagréable pour ses hommes et lui parce qu'ils en avaient partout sur leur uniforme, sur le visage, sur les mains. Mattner décrit tout cela, puis dit à sa femme qu'il l'a fait parce que les enfants juifs ne sont pas des enfants ; ce sont avant tout des Juifs et subsidiairement des enfants ; un jour, le petit enfant juif deviendra grand. Il le dit dans sa lettre : « Si je laisse survivre ces gamins-là, ils vont grandir et venir tuer nos filles, parce que tout ce que le Führer nous a dit est vrai. L'Est est un espace abominable de pauvreté, de terreur, de criminalité, c'est atroce ; et les Judéo-bolcheviks sont des criminels. » Pas de fraternité donc, et cela touche aussi l'armée : « *Der Russe ist kein Kamerad* », le soldat russe est d'abord russe, et ensuite soldat. Cela touche encore la marine. Les instructions de l'amiral Dönitz à toutes les unités navales sont

formelles : « Lorsque vous coulez un navire ennemi et que vous avez des naufragés, vous partez. » C'est inédit : dans la marine, il existe une fraternité humaine contre la mort, contre la nature et les éléments, on sauve les gens qui sont à l'eau. Là Dönitz dit : non, vous les laissez, ce sont des ennemis, donc pas de fraternité. Cela est flagrant, également, sur une photo prise par une unité de la 10^e division d'infanterie de la Wehrmacht. Les soldats se tiennent autour d'une pancarte où ils ont écrit : « *Der Russe muss sterben, damit wir leben* » – le Russe doit mourir pour que nous vivions. Comment expliquer les cinq mille Oradour-sur-Glane dans l'espace soviétique sinon par cette vision du monde, et par le fait que ces gens étaient convaincus de tout cela ?

Cette vision du monde née dans un contexte culturel favorable, pétri de racisme, d'antisémitisme, de peur de la dégénérescence, d'eugénisme, de darwinisme social, a pu devenir force propulsive quand elle a reçu la confirmation par les faits. Quand Walter Mattner écrit à sa femme : « Ici c'est horrible », c'est parce que, de fait, c'est horrible. Quand les nazis ont rapidement progressé en Union soviétique, le NKVD a fait le ménage en vidant les prisons de tous les collaborateurs potentiels de l'Allemagne nazie, et donc, à l'été 1941, le NKVD a laissé un tas de cadavres dans les prisons, dans les villes. Imaginez ce que donne un tas de cadavres, en Ukraine, à l'été 1941 ! Lorsque les hommes arrivent, ils se disent que c'est horrible, que le *Führer* avait raison, que les Juifs sont des monstres – les Juifs et les bolcheviks, c'est la même chose – et c'est là que vous passez, très vite, à des opérations de massacre qui ensuite se transforment en opérations génocidaires lors desquelles on ne se contente pas de massacrer les hommes, mais où l'on tue aussi les femmes et les enfants entre juillet et août 1941.

Exit, donc, le tryptique Liberté-Égalité-Fraternité. Mais on peut se demander comment ces idées si fausses ont pu s'imposer dans l'Histoire. Comment les nazis expliquent-ils cela ? Ils l'expliquent par la proposition narrative dont je vous ai parlé, par leur vision du temps, par une vision de l'Histoire qui repose sur deux idées fondamentales : la race et le complot. L'Histoire, c'est le lieu de la lutte des races et du complot qui est la traduction de la lutte des races, une manière de faire la guerre par d'autres moyens. Lutte des races, tout d'abord. Tout prouve que l'Histoire est le lieu d'un affrontement zoologique entre les races pour la maîtrise des espaces. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que les Germains sont des victimes, depuis des millénaires. L'histoire de l'Antiquité, par exemple, est relue à cette aune-là. Les nazis ne sont pas les seuls à penser cela : Vacher de Lapouge dit la même chose. C'est le grand théoricien du racisme et du darwinisme social en France, il est très prisé des nazis, beaucoup plus apprécié que Gobineau, qui, lui, est vu comme un défaitiste estimant que tout est fichu, tandis que Vacher de Lapouge est persuadé que la zootechnique contemporaine peut permettre de sauver la race blanche, si l'État s'investit dans la destruction des malades, dans la prévention de l'hérédité malade et dans la production d'hommes sains.

De plus, Vacher de Lapouge fait partie de ceux qui, au XIX^e siècle, vous disent que les Grecs sont des Germains. Les nazis reprennent cette idée-là, qui exalte la germanité. D'ailleurs, Hitler ne s'y trompe pas lorsqu'il dit à ses camarades : « Lorsque vous parlez de nos ancêtres, ne parlez pas des Germains de Germanie, ne parlez pas de ces arriérés qui mangeaient de la viande crue et vivaient dans des villages lacustres, parlez des Grecs. » Le Parthénon, c'est quand même autre chose que le village lacustre de Constance, par exemple. La littérature grecque, la philosophie, les mathématiques, Platon... Les

Grecs sont des Germains, tout comme les Romains. Toute grande civilisation est la création du génie germanique, et cette race germanique, depuis l'Antiquité, est agressée par les Juifs. Les Juifs sont agressifs parce que – la « psychologie raciale » le prétend à l'époque – ce sont des malades mentaux. Ce n'est pas une race, c'est une « non-race » (*Unrasse*) ou une « contre-race » (*Gegenrasse*), selon les termes de la raciologie, des êtres tellement mélangés qu'ils en sont malades psychiquement, et qu'ils sont agressifs envers ce qui est l'incarnation de la perfection morale, intellectuelle, physique, esthétique – le Germain. Victime de l'Histoire parce que, étant sain de corps et d'esprit, celui-ci est bon, incapable de méchanceté, il ne prend pas la mesure de l'agressivité du Juif qui veut sa mort. Le film *Les Nibelungen* de Fritz Lang n'a pas été interdit sous le Troisième Reich, film dans lequel le réalisateur se montre selon moi ironique envers la pseudo-germanité des pseudo-origines. Le Siegfried qui apparaît dans le film est un vrai brave imbécile, grand, musculeux, les pectoraux saillants, mais totalement idiot : il court en jappant dans la forêt, exerce ses muscles en ahanant. Ne comprenant rien à rien, il finit victime de l'intelligence du traître Hagen qui l'abat d'un lancer de javelot. Dans un premier temps, quand j'ai revu ce film, je me suis demandé comment les nazis avaient pu permettre sa reprogrammation. Je suis convaincu que Goebbels savait ce qu'il faisait et qu'il donnait un avertissement à ses compatriotes : nous sommes grands, blonds, robustes, mais complètement stupides, nous n'avons rien compris depuis des millénaires que dure cette histoire. Mais, désormais, grâce à la science, nous pouvons comprendre les lois de l'Histoire, c'est-à-dire les lois de la nature. Si l'on en reste au stade du Germain jappant derrière son sanglier, nous allons nous faire éradiquer. Il faut donc prendre acte de la science et pratiquer une biologie politique, comme le dit Hitler. L'Histoire, donc, c'est l'histoire

de la lutte des races qui se solde à chaque fois par la défaite des Juifs. Voyez les guerres Médiques, cet assaut de la Perse sémitique contre la Grèce nordique. Les Juifs ont perdu à Marathon et à Salamine, sur terre et sur mer. Voyez les guerres Punique, ces guerres menées, je cite un manuel de l'époque, par le « rabbin Hannibal » contre la Rome nordique, qui a finalement gagné parce que les Germains sont les plus forts. Voyez ensuite les guerres de Judée menées – cette fois-ci ce sont bel et bien des Juifs – contre les Romains et qui se sont soldées par la victoire écrasante des Romains qui ont détruit Jérusalem comme ils avaient détruit Carthage.

À ce moment-là, les Juifs ont quitté le champ de bataille pour entrer sous terre, pour se réfugier dans le complot. Le complot a un nom, c'est le judéo-christianisme, ou le christianisme, ou le « christo-bolchevisme », comme je l'ai lu dans des fascicules de formation idéologique du parti. Le christianisme est une invention diabolique des Juifs qui se sont ralliés tous les faibles, tous les ratés, tous les inférieurs de l'Empire, en leur disant : « Vous êtes victimes des Romains, qui sont des racistes hiérarchistes, nous nous vous disons que Dieu vous aime, que vous soyez syriens, juifs, etc., vous êtes égaux à ces Romains. » Selon les nazis, c'est cette doctrine universaliste et égalitariste qui a miné et qui a fait s'effondrer l'Empire ; ce ne sont donc pas les « invasions germaniques » qui ont mis fin à l'Empire romain, pas du tout. Les Romains étant des Germains, les migrations germaniques sont les bienvenues, car elles viennent régénérer le sang romain qui a tendance à se mélanger. La fin ou la disparition des civilisations de l'Antiquité est donc due au christianisme qui est du judaïsme rebouilli – « le Juif Saül est devenu saint Paul, de la même manière que le Juif Mordechai devenu Marx », dit Hitler. Le christianisme est à l'Antiquité ce que le bolchevisme est au monde contemporain, une doctrine universaliste – pour tous les

hommes – et égalitariste – tous égaux non plus dans l’amour de Dieu, mais dans la dignité humaine et dans l’accès potentiel au bonheur socialiste. Le monde antique a disparu à cause du christianisme, « cette peste de l’Histoire », comme le dit Himmler, qui a affaibli la race germanique en lui inoculant le virus de la monogamie, de l’empathie, de la pitié, du respect de l’ennemi, du respect de l’autre... Tout cela a dévirilisé la race germanique, l’a livrée pieds et poings liés à ses ennemis juifs, qui eux ne respectent rien de ces normes-là. Ils les imposent aux autres, mais ils ne les respectent pas du tout. Il existe une abondante littérature nazie conforme au canon de la littérature antisémite, qui propose des commentaires de citations inventées du Talmud vous montrant que les Juifs sont des assassins et des criminels par nature. Selon Hitler, ils sont si méchants que, s’ils réussissaient leur coup – c’est-à-dire exterminer tout ce qui n’est pas juif sur terre, s’ils restaient entre eux –, ils s’entre-dévoreraient « comme des rats » : privés de victimes allogènes, ils se retourneraient contre eux-mêmes, ce qui prouve leur degré de nocivité et de virulence.

Le monde antique a donc disparu à cause du christianisme, mais pas seulement. Il a disparu aussi parce que les Grecs et les Romains – c’est-à-dire les Germains de l’époque – n’étaient pas éclairés par la science, cette science du XIX^e siècle : pas de biologie, de médecine, de sciences naturelles réellement scientifiques, pas de connaissance de la race ainsi que de ses lois. Ni les uns ni les autres, Grecs et Romains, n’ont protégé leur sang, ils en ont même été très dispendieux. Les Grecs, en s’entre-assassinant entre Spartiates et Athéniens dans des guerres fratricides qui ont épuisé le sang grec, puis manquant d’hommes, en ouvrant les portes de leurs cités à tous ceux qui venaient d’Orient, ce qui a dissous la germanité grecque. Les Romains, en s’épuisant de même dans des guerres incessantes puis en

recrutant de plus en plus de gens venus d'ailleurs, allant jusqu'à donner la *civitas Romana* – la citoyenneté romaine – à tous les hommes libres de l'Empire, par l'édit de Caracalla. Pour les nazis, heureusement que les lois de Nuremberg existent pour protéger le sang allemand ; c'est d'ailleurs le titre de son texte, « loi de protection de l'honneur et du sang allemands ». De plus, les nazis ont tiré les leçons de l'Histoire car si les Romains ont oublié, en détruisant Carthage, de détruire les Carthaginois, eux ne vont pas oublier, ils savent qu'en face se trouve un ennemi qui n'est pas stratégique, mais biologique. Laisser la souche carthaginoise se développer en épargnant les femmes et les enfants, laisser les Juifs se disperser dans l'Empire (la diaspora) a été une erreur majeure qui a coûté sa vie à l'Empire romain.

Vous voyez donc que la vision nazie de l'Histoire est anxiogène et inquiétante, mais elle est aussi pleine d'espoir, parce qu'il y a des leçons à tirer de l'Histoire. C'est là que nous passons au troisième point, qui sera bref : la promesse nazie est une promesse de sortie de l'Histoire par les leçons que l'on en a tiré grâce aux enseignements de la science du XIX^e siècle. Les nazis ne se contentent pas de dire : depuis six mille ans le Germain est une victime, ils promettent de sortir de cette histoire-là, et cette promesse est résumée par un slogan bien connu : « Le Reich de mille ans. » « Le Reich de mille ans », cela veut dire : on sort de l'Histoire pour entrer dans le millénium. Cet appel à la culture millénariste, si présente en Allemagne depuis le XVI^e siècle, correspond à la fin de l'Histoire, à l'entrée dans une forme de stase temporelle qui ne sera plus la dialectique des races, qui ne sera plus l'événement – c'est-à-dire l'Histoire –, mais qui sera une stase où régnera enfin la paix raciale, parce que les ennemis raciaux et biologiques auront disparu d'une manière ou d'une autre. Cette « Solution finale » possède son historicité propre : elle n'est pas

« finale » dès le début, au sens où nous l'entendons, la fin envisagée par les nazis au début n'est pas la mort, mais l'éloignement. Les Juifs doivent disparaître, mais par l'éloignement : exil forcé hors du Reich, déportation maritime vers Madagascar, déportation-abandon ferroviaire au cercle polaire... Le « final » de « Solution finale » devient la fin physique, la mort de tous les Juifs en décembre 1941.

Ce qui est donc promu à travers « le Reich de mille ans », c'est le millénium, cette sortie de l'Histoire où la race germanique sera rendue à elle-même avec des esclaves, les Slaves qui sont dangereux uniquement lorsqu'ils sont aux mains des Juifs, et qui sont sinon une matière molle et neutre que les Germains peuvent employer à leurs fins.

Cette promesse nazie n'est pas qu'une promesse en l'air ou l'incantation de millénaristes illuminés. C'est un programme très précis, élaboré au sein de la SS dès 1931, par l'Office central de la race et de la colonisation et puis, à partir d'octobre 1939, par un nouvel organe qui est le Commissariat du Reich pour le renforcement de la race germanique (RKF), présidé par Himmler, chef de la SS. La SS concentre tous les aspects de planification de ce millénium – aspects policiers, démographiques, économiques, culturels. Ce Commissariat du Reich est dirigé de manière exécutive par un universitaire, professeur de géographie agraire de l'université de Berlin, le professeur-docteur Konrad Meyer, lui-même membre de la SS ; ce n'est pas pour rien qu'un géographe agronome a été choisi pour élaborer les différentes versions de ce que la SS appelle « le plan général pour l'Est » – *Generalplan Ost* –, plan de conquête et de colonisation. Colonisation – j'en parlais tout à l'heure – des espaces à l'Est, de la Pologne jusqu'à l'Oural. C'est à l'Oural que s'arrête cette colonisation, car la limite est fixée par la biologie ; en effet, c'est là que le « hêtre européen » s'arrête ! On se fie donc à l'extension

orientale maximale du hêtre européen pour fixer la limite orientale de la colonisation par l'être germanique. Là encore, c'est la nature qui décide et c'est quelque chose de très cohérent. Travaillent d'abord à l'Office central de la race et de la colonisation puis au sein du RKF sous les ordres du professeur Meyer des gens comme vous et moi : des historiens, géographes, spécialiste des colonies, économistes, linguistes, anthropologues, raciologues, urbanistes, aménageurs du territoire, paysagistes... Ces derniers, par exemple, prévoient la hauteur des haies, les essences des buissons, pour aménager l'espace à l'Est, les villes nouvelles, les autoroutes, la ligne à grande vitesse Berlin-Moscou, les zones de colonisation agricole qui sont déjà installées en Pologne près de Zamość ou en Ukraine à Hegewald (le « bois soigné »), à côté du quartier général de Himmler. Des juristes élaborent également un nouveau droit foncier, un nouveau droit social pour la fiscalité, pour les allocations familiales des colons envoyés à l'Est ; tout est pensé. Encore une fois, le « Reich de mille ans » n'est pas une vaticination de chiliastes en transes, c'est un programme élaboré par des scientifiques, des hauts fonctionnaires, des policiers, des militaires qui, très concrètement, donnent un lieu à ce qu'on pourrait appeler « l'eschatologie nazie », cette doctrine ou cette espérance des fins dernières, cette apocalypse heureuse de la race, dans un espace vide de Juifs où les Slaves sont de nouveau employés à son service. Cet empire colonial, lieu du millénium, correspond au *Lebensraum* – l'espace vital à l'Est – qui, au passage, n'est pas un terme nazi, ni un terme géographique ou géopolitique, mais un terme des sciences naturelles qui veut dire « biotope » ; là encore, c'est scientifique et naturaliste. Chaque espèce possède son biotope : si la musaraigne a droit à son biotope, la race germanique aussi. Sauf que celui de la race germanique, l'Allemagne, est trop étroit, surtout si l'on tient compte des projections démographiques :

quatre-vingts millions d'Allemands en 1939, deux cent cinquante millions à l'échéance de deux cents ans, quatre cents millions à l'échéance de cinq cents ans, un milliard plus tard... Toutes ces projections seront rendues possibles non seulement par la libre disposition des terres noires de l'Ukraine par exemple, mais aussi par le fait que, libéré de ses ennemis, le Germain qui n'avait pas pu se déployer, se développer ou enfanter autant qu'il le voulait – car depuis des millénaires, il devait se battre pour se défendre – va pouvoir se livrer à sa vocation naturelle qui est au fond la production de substance biologique, la procréation d'enfants, de « matériel humain » comme disent les nazis, et de la nourriture pour les alimenter ; la production est, là aussi, calculée par les planificateurs du plan général pour l'Est.

On pourrait encore continuer pendant quelques semestres, vous vous en doutez. En parlant de tout cela, on essaie de faire de l'Histoire, ce que généralement on ne fait pas vis-à-vis du phénomène nazi. Souvenez-vous de ce que nous disions en introduction. Si les nazis étaient fous, ils échappent à la juridiction de l'historien, s'ils avaient été des barbares animaux, c'est un vétérinaire qui aurait pu s'en charger, mais pas l'historien. Si, au contraire, il s'agit d'êtres humains, et vraisemblablement c'est le cas, qui, comme tous les êtres humains, évoluent dans un univers de sens et de valeurs, ils entrent alors dans la juridiction de l'historien, et donc on peut faire de l'Histoire, c'est-à-dire comprendre et non pas juger. Juger, oui, bien sûr, en tant qu'homme, en tant que citoyen. Mais pas en tant qu'historien : cela n'aboutit qu'à enfoncer des portes ouvertes et à rester sur le seuil de l'intelligence en se rassasiant d'apories navrées (« c'est indicible », « c'est incompréhensible ») ou de roboratives tautologies (« la barbarie des barbares »).

Contextualiser, ensuite. Ici, il s'agit de montrer que le nazisme n'est pas une exception barbare ou sanglante dans le contexte de la culture occidentale européenne. Une exception, oui, par la mise en pratique dans son extension et dans son intensité, mais, pour ce qui est des idées qui gouvernaient la représentation du monde et qui donc légitimaient les actes, ce sont des idées très banales.

Comprendre, contextualiser et enfin rendre sa dignité à la chronologie, ce qu'on fait assez peu quand on parle du nazisme. Nous l'avons (trop) brièvement montré à propos de la Shoah qui est un long processus, pris dans une historicité propre, qui est passé par plusieurs étapes. La « Solution finale » n'est pas finale dès le début, comme je vous le disais.

1. « La vision du monde nazie : comment lire Auschwitz ? », conférence prononcée le 9 avril 2015 au Mémorial de la Shoah (Paris) devant des professeurs d'histoire-géographie.